PREMIERE
RELATION
DU VOYAGE
FAIT DANS LA LUNE.

Tf.R
p.92.5°
A 15.

PREMIERE
RELATION
DU VOYAGE
FAIT DANS LA LUNE

*Par M****

Monſtro quod ipſe tibi poſſis dare. . . . .
Juv. Sat. X. v. 363.

IL eſt permis à chacun d'aller où bon lui ſemble. Les uns font le voyage de Rome, pour aller baiſer la pantoufle du Pape; les autres courent à Verſailles & reviennent à Paris promptement

pour y rapporter l'air d'importance dont ils croyent s'être chargés. Ceux-ci vont plus loin; ils parcourent une partie de l'Europe pour acquerir des connoissances qu'ils n'auront jamais; ceux-là enfin font le tour du monde pour avoir la satisfaction de se croire plus habiles & plus censés. C'est ainsi que se heurtent les hommes, par un concours assidu de desseins, d'entrepriſes, dont ils retirent rarement de fruits, mais qui tourne toujours à cette variation, de circonstances, d'époques, de mensonges, & de vérités, nécessaires au commerce des opinions & des idées. Pour moi, fatigué d'être dans ce tourbillon continuellement, obligé de rouler dans les mêmes viciſſitudes de préjugés, de fantaiſies & de connoiſſances; j'ai pris enfin mon parti d'aller voyager

dans la Lune, & de me débarraſſer ailleurs qu'en ce bas monde, d'une eſpece de miſantropie qui retombe toujours dans la maſſe & dont je voudrois le voir purgé peuàpeu. C'eſt ce qui réuſſiroit, ſans doute, ſi chacun étant animé du même zéle qui m'a dicté cette entrepriſe hardie, prenoit la peine, en faiſant le même voyage, de porter avec lui le même balot. Quoiqu'il en ſoit, venons au fait ; & ſi l'échantillon que je vais donner de mes obſervations paroît intéreſſant, je continuerai à faire part au Public de tout ce que j'ai vû, examiné, appris & entendu, dans un tems qui ne ſe meſure point ; par des images qui ne peuvent ſe peindre ; avec un diſcernement qui ne s'attache point à diſcerner les choſes ; & enfin par une attention & par une memoire qui

ne ſçauroient retenir ni fixer les objets. Qu'on ne ſoit point ſurpris ici de la contradiction apparente de ces expreſſions. Les choſes nouvelles ne ſe développent point comme l'on veut ; il faudroit pour les apprendre aux autres ſe ſervir d'une langue propre & particuliere aux idées qu'on veut leur communiquer : & ſi j'allois abſolument employer celle qui eſt en uſage parmi les habitans de la Lune, je courrois grand riſque de n'être point entendu. C'eſt donc pour mitiger & pour compenſer toutes choſes, que je ferai tantôt flechir le langage lunaire à celui de ce bas monde ; & dans un autre tems celui de ce bas monde à l'explication de l'autre. C'eſt ainſi que nous tacherons de convertir en françois le langage des idées lunatiques.

Je ne m'arrêterai point à dire par quel moyen j'ai pû parvenir à me frayer une route d'ici dans la Lune, ni de quelle voiture je me ſuis ſervi pour ce voyage. C'eſt un ſecret qu'il n'eſt point à propos de divulguer à la curioſité naturelle des hommes, & qu'on ne trouvera peut-être pas même dans mes papiers. Cependant s'il arrive quelque jour que l'interêt de ce monde puiſſe exiger cette révélation, pour lors je m'engage de ne rien céler de tout ce que je ne ſçais pas encore. Il ne s'agit à préſent d'aucune hiſtoire en forme, ni de mes avantures; je ne dois pas non plus entrer dans une deſcription méthodique des mœurs, des coutumes, des accidens, & des choſes que j'ai remarquées; car l'on ſent bien qu'un pareil détail me meneroit trop loin. Je

PREMIERE
RELATION
DU VOYAGE
FAIT DANS LA LUNE.

Par Monſieur ***

M. DCC LI.

n'ai donc deſſein de traiter chaque choſe que particulierement, & ſans chercher à mettre un ordre fatiguant dans mes narrations ; ainſi tantôt je parlerai d'une choſe, & tantôt d'une autre ; ſuivant ce que ma memoire, mon humeur & ma diſpoſition actuelle me le permettront : & pour commencer, voici une doctrine ſinguliere que les Cocorolis * ont coûtume de profeſſer publiquement & qu'on fait apprendre à tous ceux que leur naiſſance diſpenſe de reſſembler au commun des hommes. Le bonheur, diſent-ils, ne conſiſte que dans l'imagination ; & l'art de rendre les hommes heureux eſt préciſément celui de leur faire obtenir un empire ſi abſolu ſur leur ame,

* Ce ſont des perſonnages extrêmement reſpectés dans la Lune, & qui ſont conſacrés à l'étude des ſciences ſpeculatives.

qu'ils puiſſent au moment de leur fantaiſie, & ſans réſiſtance la plier à la vive repréſentation de tous les objets & de tous les avantages que peuvent leur ſuggerer leur goût & leurs beſoins.

A ce principe général, les Cocorolis en ajoutent pluſieurs autres, La réalité ou l'exiſtence des choſes eſt, ſelon eux, totalement inutile à la jouiſſance qu'on en peut avoir. Ils ſoutiennent même qu'elle eſt chimérique, puiſqu'il n'y a rien qui puiſſe ſubſiſter un inſtant, ſans perdre quelque choſe de ſoi-même, ſans varier, & par conſéquent ſans ſe détruire. Ils diſent donc que les plaiſirs des ſens, ainſi que ceux de l'eſprit, ſont totalement étrangers à la préſence des objets : que cette préſence ne peut rien mettre du ſien dans le ſentiment ; qu'elle l'affoiblit au contraire,

qu'elle le diminue ; que l'uſage même de la réalité, prive non-ſeulement l'homme d'une partie de ſon bonheur, mais qu'il lui enleve encore les reſſorts, la force, la durée & la flexibilité des organes qui portent à l'ame les ſentimens qu'il eſt capable d'éprouver. Sur ces principes & ſur pluſieurs autres de la même eſpéce dont je rendrai compte tôt ou tard, ils ont établi une méthode par laquelle, paſſant de la théorie à la pratique, l'on peut ſe procurer à ſa fantaiſie & à ſon choix, tant de bonheur & de plaiſir, qu'en effet, pluſieurs de ces Philoſophes & grands Perſonnages de la Lune dont l'éducation a été forte, meurent ſouvent de froid, de faim ou de douleur ſans s'en appercevoir & comme par diſtraction, croyant être dans le ſein de l'abondance & des plaiſirs.

Lorſque les jeunes gens deſtinés à ce genre de métaphiſique ſont dans un âge formé, l'on commence à les envoyer au Rikgril * où ils ſont enfermés pendant ſept ou huit années juſqu'à ce qu'ils ayent été dreſſés aux différens exercices, & qu'ils ayent paſſés par toutes les claſſes où ils doivent arriver. Ils ſont nourris de miel, & d'un beurre fait avec le lait d'un animal qu'on appelle *Dindinel* dont le corps eſt tranſparent, & qui n'a d'autre pature qu'une eſpéce de plante appellée *Garaveſſé*, ſi chaude & ſi remplie de parties ſulphureuſes & inflammables; que lorſqu'il vient à pleuvoir, la terre ou croiſſent ces plantes, paroît couverte de bouquets d'une flâme extrêmement blanche, qui cependant ne brûle point.

* C'eſt le lieu ou profeſſent les Cocoroliſ.

Dans l'intérieur du Rikgril, eſt une eſplanade, environ d'un demi quart de lieue de longueur, dans laquelle s'aſſemblent tous les matins les jeunes gens pour prendre leçon. La curioſité m'ayant fait trouver un jour les moyens d'y être préſent : voici ce dont je fus témoin à l'aide de mes beſanaſſes *.

Sur le quatriéme point de la cinquiéme heure de Jupiter (ce qui peut revenir à 7 heures du matin chez nous) il parut ſur le terrein dont je viens de parler, deux ou trois cens de ces jeunes gens, avec une vingtaine de Cocorolis. Ils étoient tous montés ſur des chevaux d'une beau-

* Ce ſont des eſpéces de Lunettes dont les gens de ce monde ſont abſolument obligés de ſe ſervir pour avoir l'uſage de leurs yeux dans la Lune.

té admirable. Une écume blanche comme la neige mouilloit leur mord ; leurs yeux étoient étincelans, & le feu ſembloit ſortir de leurs nazeaux. Cette troupe de jeunes gens ſe diviſa auſſitôt en deux parties, à droite & à gauche, & ſur quatre de rangs. Les Cocorolis ſe placerent de file au milieu, & à telle diſtance les uns des autres, qu'ils s'étendoient depuis le front de cet eſcadron juſqu'à la queue.

Dans cette diſpoſition, il ſe forma tout-à-coup un grand ſilence, que l'air & la phyſionomie ſérieuſe que prirent ces jeunes gens, ſembloit encore caracteriſer davantage. Puis, le premier des Cocorolis renforçant la voix, leva les mains vers le Ciel, & ayant annoncé que la leçon du jour étoit ſur la *beauté*

des femmes, les Cocorolis, les uns après les autres repeterent les mêmes choſes juſqu'aux dernier rang. Un moment après, le dernier des Cocorolis donna le ſignal par un grand cri, & auſſitôt je vis diſparoître avec une extrême vîteſſe cet Eſcadron qui ſembloit fendre les airs. Ils avoient tantôt atteint le terme où devoit aboutir leur courſe, lorſque par un autre ſignal donné par le premier des Cocorolis, ils firent volte-face, & retournerent avec la même vîteſſe à l'endroit d'où je les avois vû partir. Ici chacun ayant repris la même contenance qu'auparavant, le premier des Cocorolis prit la parole, & fit en termes énergiques la deſcription de toutes les beautés réelles & de fantaiſie, qu'on peut imaginer dans la tête d'une femme. A peine ce diſcours étoit

prononcé que la troupe repartit par un ſecond ſignal donné, & avec la même viteſſe que la premiere fois. Ce ſecond voyage fait, & l'eſcadron de retour; le deuxiéme des Cocorolis agitant fierement la tête, frottant ſon front, ſembla prendre un ton plus grave & ſe mit à traiter le détail des graces du col & de la gorge d'une femme; puis ils repartirent ainſi & de la même maniere qu'auparavant. Enfin & pour abréger, les Cocorolis les uns après les autres donnerent chacun à leur tour des deſcriptions variées & plus ſingulieres les unes que les autres d'une différente partie du corps de la femme: & les ayant toutes conſécutivement paſſées en revûe avec les mêmes courſes & les mêmes manœuvres après chaque diſcours; cette leçon fut finie pour être re-

commencée le lendemain & pendant huit jours de ſuite, ce qu'ils appellent un cours.

Cette maniere d'enſeigner me parut fort ſinguliere. Qu'elles étranges leçons m'écriai-je, quel agitation pour les prendre! Je me plongeai auſſitôt dans des réfléxions ſi vagues & ſi peu ſuivies, que je ne ſerois pas ſorti de mon étonnement ſans le ſecours d'un ſage lunatique qui voulut bien m'inſtruire. La premiere fois, me dit-il, qu'on voit quelque choſe dont on n'a jamais eu d'idée; l'on ne ſçauroit rien rencontrer dans ſon eſprit qui ſoit capable de nous l'expliquer, ou de fournir matiere à des raiſonnemens exacts; c'eſt-là préciſément l'état où vous êtes. Or écoutez moi attentivement, & vous allez bientôt ceſſer de trouver extraordinaire la choſe du monde

la plus ſimple & la plus naturelle.

Nous cherchons dans ce monde à meubler notre entendement de toutes les idées riantes qui peuvent ſoutenir & charmer la foibleſſe inſéparable de l'humanité. Dans ce deſſein nous parcourons tous les objets à la poſſeſſion deſquels, les ſens ont attaché le plaiſir & la volupté. Souvenez-vous, mon fils, pourſuivit-il avec un air de bonté, que les plus grandes perfections dont la matiere eſt ſuſceptible, ſont infiniment au-deſſous de celles de l'eſprit. Ce principe eſt généralement reconnu ; & l'eſprit ainſi que le corps, eſt capable d'une infinité de modifications, d'habitudes & de manieres d'être. Un Skledinclinkic * parvient à jouer ſi parfaitement d'un inſtrument,

* C'eſt ainſi qu'on appelle les Muſiciens, dans la Lune.

que ſans y faire enſuite la moindre attention, ſes doigts obéiſſent regulierement & avec exactitude aux divers mouvemens qu'il faut employer pour le toucher. Pour cet effet il n'a beſoin que de déterminer ſa volonté, l'exécution ſuit; & voilà l'ouvrage du corps. Il en eſt de même de l'ame : Pliez & repliez-là ſur les mêmes modèles ; multipliez les impreſſions, imprimez-les avec force, formez & répétez l'arrangement que certaines idées doivent avoir les unes auprès des autres ; établiſſez & fortifiez l'habitude & le caractere de ces idées ; & voilà l'ouvrage de l'ame fait, & la diſpoſition de ſes reſſorts établis, c'eſt-à-dire, cette conſtitution réelle & ſujette aux mouvemens de la volonté, par laquelle l'on peut auſſi facilement diſpoſer des facultés de ſon ame,

que des mains, des bras & des jambes. Car vous ne devez point vous y tromper, dit-il, le grand talent des hommes n'eſt point de jouir des productions ni des effets qui réſultent de la différente combinaiſon & des différens arrangemens de la matiere; ce plaiſir du corps nous eſt commun avec tous les animaux : mais l'avantage ſupérieur auquel nous devons nous attacher, eſt celui de diſpoſer de notre ame, & de pouvoir la modifier à l'infini ſuivant le beſoin & la ſource ſi prodigieuſement variée de nos deſirs. Or le ſeul art eſt celui de ſçavoir rêver; mais de rêver ſi fortement qu'enfin l'empire de l'ame, l'emporte ſur celui des ſens; ſans quoi point de plaiſir, point de félicité. Car vous le ſçavez, pourſuivit-il en ſoupirant, la réalité eſt la perfide ennemie du vrai bonheur;

la cruelle ſemble être attachée à ſa deſtruction, & à peine paroît il, qu'elle lui arrache la plus belle portion de ſes graces & de la douceur dont il nous enchante. Il faut donc apprend.e à s'en paſſer. Malheureuſement, continua-t-il, notre eſprit eſt lié par de certains reſſorts à notre corps, qu'il faut néceſſairement faire coopérer au bien de l'ame. C'eſt pourquoi vous avez vû les jeunes gens du Rikgril prendre leçon à cheval. La diſtribution partiale des idées qui regardent un même ſujet; les intervalles & la courſe miſe entre chacune de ces idées, l'agitation violente qu'ils prenent, la ſubtilité de leur ſang formé par une nourriture extrêmement legere & ſpiritueuſe; toutes ces choſes, & tout ce que vous avez remarqué leur échauffe l'imagination, enflâme, pour ainſi dire,

leur cerveau, & y laiſſe des traces ſi profondes, qu'ils peuvent ſe les rappeller au moindre acte de leur volonté. Tel fut le diſcours de ce Sage qui voulut abandonner à mes réflexions, le reſte des explications que j'aurois pû déſirer.

DEUXIÉME

RELATION

DU VOYAGE FAIT DANS LA LUNE

Par Monſieur ***

—— Alitur vitium, vivitque tegendo.
Virg. Georg. v. 454.

LE Sage, dont je parlois dans ma premiere Rélation, n'eut en effet point tant de tort d'abandonner quelque choſe à mes propres ré-

flexions. Car en examinant les choſes de plus près, je me ſuis apperçu que le ſyſtême adopté dans la Lune, avoit inſenſiblement tranſpiré dans ce bas monde; avec la différence néanmoins, que les Philoſophes Lunatiques connoiſſent le principe qu'ils adoptent, & s'en ſervent pour une bonne fin: & que les gens de ce bas monde au contraire, ſont imbus de l'illuſion qu'il répand, ſans le connoître & ſans en diriger l'uſage à leur bonheur. C'eſt ainſi qu'une vieille femme opulente, s'imagine retenir encore ſous les rides d'une peau flétrie, les ris & les graces de la jeuneſſe. C'eſt ainſi qu'un eſprit faux, délié de la dépen-

dance des beſoins & des néceſſités de la vie, ſe pénétre de ſi bonne foi de ſa capacité & de l'étendue de ſes lumieres; qu'il rompt en viſiere à tous ceux qui l'approchent, & qu'il croit très-intimément réunir en lui ſeul toute la foible portion de ſens commun départie au reſte des hommes. C'eſt ainſi, dis-je, qu'un Financier, légitimement honnête homme par la quantité d'or qui remplit ſes coffres, jouit dans une gayeté débonnaire du plaiſir de ſon importance; il eſt merveilleux à ſes yeux: Son eſprit eſt vaſte, prompt; il eſt ſubtil ſur-tout en ſes découvertes, & la prudence eſt une chere confidente qui ſe garderoit bien

de l'abandonner. Tel livre, telle piéce n'ont pas réuſſi ? *Mais, c'eſt*, dit-il, *tout ſimple : Rien n'eſt ſi déteſtable ; rien n'eſt ſi mauvais. Où Diable l'Auteur s'eſt-il allé imaginer de traiter un tel ſujet ? Voilà ce que c'eſt que ces beaux Eſprits.* Un établiſſement n'a pas eu un plein ſuccès ; les ennemis nous ont repouſſés dans une attaque ; une telle entrepriſe n'a pas été conduite à ſa fin ; le commerce languit ; les loix ne repriment pas abſolument tous les abus, &c. *Vous me faites rire*, continue-t-il, avec un air grave mêlé d'emportement, *il falloit prendre tels & tels arrangemens ; m'entendez-vous bien ? Il falloit prévoir telle & telle circonſtance ;*

(qu'il connoit très-bien après l'évenement, & d'après les Politiques du Palais Royal:) *Il falloit mettre à la tête de cette affaire un homme qui sçut se retourner, oui, se retourner, qui eut de la représentation;* ajoûte-t-il, en faisant la pirouëtte. *Voilà comment on vient à bout des choses: Ha! vertubleu! si je m'en étois mêlé....* Mais doucement, me voilà embarqué dans des réflexions sérieuses, & loin de mon sujet! Que va donc devenir la continuation de mon Voyage annoncée par le titre de cette feuille? Il est fort plaisant de s'écarter ainsi de son but! Heureusement ma conduite est justifiée par des exemples fréquens; & puisque j'ai déja fait marché

avec le Public pour écrire librement & sans gêne ; je vais donner ici quelques considérations d'un habitant de la Lune * *sur les considérations des mœurs de ce siécle* qui lui sont parvenues. J'expliquerai ailleurs, comment les Lunatiques communiquent avec les Européens, supposé qu'on ne le devine point.

Le Livre qui porte ce titre, est composé par un homme qui a *vécu*, dit-il, & qui voudroit

* On a eu soin de dépouiller cet examen de *considerations sur les mœurs de ce siecle*; de toutes les réflexions dont il étoit chargé, & qui ont rapport aux mœurs, aux loix, à la Religion, à l'éducation, & à la maniere de penser particuliere aux habitans de la Lune. Par cette attention, cette Critique peut au besoin passer pour l'ouvrage d'un habitant de ce bas monde.

être utile à ceux qui ont à vivre. Le motif eſt louable ; il ne s'agit plus que de ſçavoir de qu'elle maniere il a *vêcu*, & s'il a aſſez *vécu* pour eſperer indiſtinctement de pouvoir apprendre à vivre à tous les hommes. Cet objet ſemble être le but qu'il ſe propoſe par cette annonce, auſſi capable d'intenter contre ſa modeſtie, que propre à donner de la méfiance ſur l'étendue de ſes lumieres. Pour inſtruire les hommes, il eſt quelquefois bon de diſſimuler qu'on en eſt capable.

Les hommes, dit l'Auteur, p. 8 & 9. *ſont pleins d'amour-propre, & attachés à leurs interêts: Eh bien! partons delà. Ces diſpoſitions*

n'ont rien par elles-mêmes de vicieux, elles deviennent bonnes ou mauvaiſes par les effets qu'elles produiſent. C'eſt la ſeve des plantes, on n'en doit juger que par leur fruit.

Si l'homme eſt une pure machine, un être ſimplement organiſé & ſans ame; la comparaiſon des plantes eſt bonne. Mais ſi l'homme eſt capable de juger, s'il eſt dirigé par ſa volonté & par l'action de ſon eſprit; il eſt abſolument faux que les diſpoſitions d'amour-propre ou d'interêt; auxquelles il peut ſe livrer ſans meſure & ſans bornes, ne ſoient condamnables que par leseffets qu'elles produiſent. C'eſt

ſouvent, & pour ne pas dire preſque toujours, par l'intention manifeſtée, qu'il faut juger les hommes: car cette intention eſt préciſément ce qui conſtitue le coupable, & non les effets, qui peuvent tantôt être bons avec une mauvaiſe intention; & tantôt être fort mauvais avec la meilleure intention du monde.

Page 11. *Il s'agit donc d'examiner les erreurs des hommes; mais cet examen doit ſe faire ſur les mœurs générales, ſur les différentes claſſes qui compoſent la ſociété, & non pas ſur les mœurs des particuliers. Il faut des tableaux & non pas des portraits; c'eſt la principale différence qu'il y a de la morale à la ſatyre.*

Ou l'Auteur ſe trompe, ou ceux qui ont traité des mœurs avant lui & dont les ouvrages ſont conſacrés par l'eſtime publique, ſe ſont abuſés. Ils ont quelquefois parlé en général, mais preſque toujours caracteriſé leurs peintures par des images ſenſibles & par ſdes traits particuliers, capables d'animer leur morale & d'en faire éclorre l'amour de la vertu, & le mépris des vices. Si ces Ecrivains vivoient, ils repréſenteroient ſans doute pour leur juſtification ; que les *différentes claſſes de la ſociété*, que *les mœurs générales*, ne ſont autre choſe que les mœurs des particuliers, & que c'eſt par ces mœurs & ces caracteres parti-

culiers, qu'on caracteriſe d'une maniere ſenſible *les mœurs générales & les différentes claſſes de la ſociété.* A ceci, l'on ſuppoſe que l'Auteur des *Conſidérations ſur les mœurs de ce ſiécle*, voudroit bien ſe rendre ; ſur-tout en conſidérant qu'il n'y a point de tableau ſans portraits ; c'eſt-à-dire, ſans la reſſemblance naturelle & connue que doit emporter chaque objet pour devenir ſenſible. Un tableau de figures ſans tête ; de têtes ſans expreſſion ; d'animaux ſans caracteres, ſans diſtinction d'eſpéces ; de villes, de palais, de maiſons, ſans architecture, ſans forme, ſans figure &c ; ſont des êtres de raiſon qui n'ont jamais exiſ-

tés & qui ne ſçauroient exiſter. Il faut donc des portraits, des deſſeins copiés & détaillés ſur la Nature, pour faire des tableaux, & ne point confondre mal-à-propos la ſatyre avec la morale.

P. 13. *L'Etat le plus heureux ſeroit celui où la vertu ne ſeroit pas un mérite. Quand elle commence à ſe faire remarquer, les mœurs ſont déja alterées, &c.*

Cette maxime eſt dangereuſe & peut-être fauſſe. Car la vertu, ainſi que le vice, eſt ſans ceſſe ſuſceptible d'accroiſſement. Ainſi l'on pourroit dire, au contraire, que l'Etat le plus heureux ſeroit celui où la vertu ſeroit un

mérite ; parce qu'alors l'émulation augmenteroit la vertu, & qu'il naîtroit de la distinction glorieuse à laquelle chacun voudroit prétendre, le bonheur le plus décidé auquel les hommes puissent atteindre.

P. 25. *Le déreglement des mœurs & de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise, & à la bonté naturelle du François.*

Cette opinion peut être loüable de la part d'un François, mais il ne faut point la prêcher. Le déreglement des mœurs & de l'imagination, ont été de tout tems & par tous les Païs du monde, la source des dé-

fauts, des imperfections, des erreurs & des vices des hommes. C'eſt à cette origine que les Empires les plus éclairés d'ailleurs & les plus puiſſans, doivent leur deſtruction. C'eſt le déréglement des mœurs & de l'imagination qui a toujours corrompu la bonté, la vertu & le courage, & qui répandant, par une contagion très-prompte, la licence & l'emportement des paſſions, a terni par des excès ridicules & honteux, la gloire des plus grands hommes, & celle de leur ſiécle. L'Hiſtoire de France conſerve quelques unes de ces malheureuſes époques, & prouve aſſez que les François à cet égard, ſont des hommes comme les autres.

P. 27. *On y voit peu* (en France) *de criminels par ſyſtême, la miſere y eſt le principal écueil de la probité. Le François ſe laiſſe entraîner par l'exemple, & ſéduire par le beſoin ; mais il ne trahit pas la vertu de deſſein formé. Or la néceſſité ne fait guéres que des fautes ; la cupidité reduite en ſyſtême fait les crimes.*

Ce trait préſente une liaiſon d'idées trop ſimples, & d'idées trop embrouillées. En effet, le mot *ſyſtême* employé par l'Auteur, ne peut s'entendre ici, que pour la combinaiſon de pluſieurs moyens enfantés par l'imagination & dirigés par la volonté, pour tendre à un cer-

tain but, à une certaine fin. Or, dans ce ſens tous les criminels du monde qui ont pû exiſter & qui pourront exiſter, ne le peuvent être que par ſyſtême. Car toutes les fois que quelqu'un commet une action contre les bonnes mœurs, contre la probité, ou contre les loix, c'eſt toujours parcequ'il s'imagine y trouver un bien, un avantage pour lequel il arrange ſes idées, détermine ſes vûes & les voies qu'il juge néceſſaires pour les remplir. Voilà en général le moteur de toute action, & la conduite de tout homme qui agit. Il eſt donc faux que le François diffère à cet égard des autres peuples ; & la diſtinction que

cherche l'Auteur eſt d'autant plus frivole, qu'elle n'eſt point réelle, & qu'elle ne peut même exiſter.

Il obſerve immédiatement après que *la miſere eſt en France le principal écueil de la probité.*

Sans doute, une légere attention eut ſuffi à cet Ecrivain pour lui faire appercevoir, que cette fatalité eſt indifféremment commune à toutes les Nations; qu'elle regarde, à proprement parler, l'humanité; & par conſéquent, qu'elle ne peut encore ſervir à diſtiguer une Nation d'une autre.

La néceſſité, ajoûte-t-il, *ne fait gueres que des fautes.*

Ceci eſt un paradoxe licentieux qui pourroit ſervir de pré-

texte, de couverture, & d'illuſion à pluſieurs conſciences mal timorées ; qui pourroit même déguiſer dans une ame mal-faite, les attentats & les crimes où peut conduire la néceſſité. L'Auteur eſt ſans doute bien éloigné de l'idée de pacifier ainſi le trouble des remords, & de porter le calme dans un déſordre coupable ; mais il faut craindre encore d'alterer la rétenue, la foibleſſe, la timidité des inquiétudes & des tentations fréquentes qu'éprouvent les malheureux. Les équivoques ſur ce qui diſtingue le bien d'avec le mal, ne ſont que trop ſouvent l'excuſe qui détermine leurs actions. Et tant s'en faut que ce qui ſuit, *la cupidité*

reduite en ſyſtême fait les crimes puiſſe ſervir de palliation, puiſque cette penſée paroît fauſſe en elle-même, & qu'elle ne ſignifie rien d'ailleurs dans la place qu'elle occupe. En effet, toute cupidité n'eſt point un crime : celle de la gloire, celle des honneurs, celle de l'autorité & de la puiſſance, celle du ſçavoir & des connoiſſances, &c, ne meritent point d'être appellées des crimes, quand même celui qui en eſt épris, ne ceſſeroit de s'en occuper. Si l'on parcourt les rangs, les conditions, les étages & les différentes claſſes ; l'on verra que le Guerrier, l'homme d'Epée, l'homme de Robe, l'homme d'Egliſe, le Financier,

le Marchand, l'Avare, l'Uſurier, le Voleur de grand chemin, ont tous & chacun leurs opinions, leurs idées, leurs arrangemens, leur but, & pour le dire, leur différente cupidité réduite en ſyſtême. Ainſi lorſque cette cupidité excite une ambition illégitime, qu'elle s'arme de violence; c'eſt alors qu'on voit des crimes plus ou moins atroces les uns que les autres, ſuivant le degré de force & les voies odieuſes dont elle peut ſe ſervir; car s'il faut le répéter, toute cupidité a ſon ſyſtême; mais toute cupidité n'eſt pas un crime.

L'on donnera la continuation de cette Critique dans la troiſiéme feuille.

TROISIÉME
RELATION
DU VOYAGE
FAIT DANS LA LUNE
*Par M****

Nequè uno Luna rubens nitet
vultu.——Hor. Od. VIII.

PAGE 34. *Je ne ſçais ſi j'ai trop bonne opinion de mon ſiécle ; mais il me ſemble qu'il y a une certaine fermentation de*

raiſon univerſelle, qui tend à ſe développer, qu'on laiſſera peut-être ſe diſſiper, & dont on pourroit aſſurer & hâter les progrès par une éducation bien entendue.

Qu'eſt-ce qu'une fermentation de raiſon ? Qu'eſt-ce qu'une raiſon univerſelle ? Y en a-t'il une particuliere, & ce qu'on doit entendre par le mot *raiſon*, peut-il être ſubdiviſé ? Y a-t'il une raiſon pour la France, & une autre pour la Chine ?

P. 72. *Il eſt aſſez étonnant que cette opinion* (publique) *ſi ſévere ſur des ſimples procédés, ſe renferme dans des bornes ſur les crimes*

qui ſont du reſſort des Loix. Ceux-ci ne deviennent véritablement honteux que par le châtiment qui les ſuit.

Ceci n'eſt point exact à beaucoup près; car tel crime du reſſort des loix eſt reſté impuni, qui n'en a pas moins couvert de honte celui qui en étoit coupable.

P. 81, 82. *Tout ce que les Loix exigent, ce que les mœurs recommandent, ce que la conſcience inſpire, ſe trouve renfermé dans cet axiôme ſi connu, & ſi peu développé:* Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait. *L'obſervation exacte*

& préciſe de cette maxime fait la probité: Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait. *Voilà la vertu.*

Le dévelopement de cet axiôme, n'eſt pas une découverte abſolument nouvelle. Voici ce qu'a dit un Ecrivain du même genre: » Le Citoyen, l'homme ver-» tueux, celui dont la conſcience » veut être exemte d'inquiétudes » & de reproches devroit tou-» jours avoir devant les yeux, » & porter dans ſon cœur, une » régle qui conduiſit ſes actions: » *faites aux autres ce que vous vou-» driez qui vous fût fait*, ſi vous »êtiez à leur place & qu'ils fuſſent

» à la vôtre. Ce ſeul ſentiment » renferme les loix de l'huma- » nité, de la compaſſion & de » la ſociété en général ; il eſt le » précepte du galant homme, » de l'homme de bien, le guide » de ſa vie, & l'Hiſtorien de ſes » vertus *.

P. 114, 115. *Si l'on réduiſoit la célébrité à ſa valeur réelle, on lui feroit perdre bien des ſectateurs. La réputation la plus étendue eſt toujours très-bornée ; la renommée même n'eſt jamais univerſelle ; à prendre les hommes numériquement, combien y en a-t'il à qui le nom d'Alexandre n'eſt jamais par-*

(*) Eſſais ſur les Paſſions, & ſur leurs caracteres.

venu. Ce nombre surpasse ceux qui sçavent qu'il a été le Conquérant de l'Asie, &c.

La Terre a des bornes assez étroites, & la renommée peut toujours s'étendre sans jamais les remplir. Quel caractère de foiblesse que de pouvoir croître à l'infini, sans atteindre à un terme limité !

On a voulu s'écrier ici, ô vanité des vanités, & tout n'est que vanité ! Ainsi tout ceci ne demande point à être examiné à la rigueur ; car il faudroit restituer à la célébrité, à la réputation, à la renommée quelque chose de leur juste valeur qui leur est ôté injustement & sans pitié ; & pour lors les idées de l'Auteur

ne seroient point tout-à-fait exactes, quoiqu'il eut raison dans le fond. En effet, l'on convient que la Renommée, par exemple, n'est pas universelle. Mais en même tems l'on observe qu'il ne faut point juger de cette universalité par le nombre d'hommes qui ignorent le nom d'Alexandre, & à qui il est si indifférent de le connoître : l'on ajoute même que dans mille ans cette ignorance pourra être augmentée, sans que la Renommée ait moins fait pour Alexandre, & sans qu'on puisse raisonnablement la taxer de négligence ou d'ingratitude pour les victoires & les conquêtes de ce Prince. L'oubli

n'eſt pas de ſon reſſort ; & lorſque les hommes qui ſont ſes organes, ſe laſſent de citer & d'admirer ; elle a fini ſon ouvrage. Il eſt donc ſuperflus, pour la taxer de foibleſſe, de ne lui point donner de bornes, & de pouſſer la perſécution juſques à admetre cette contrariété; qu'elle *peut croître à l'infini, ſans atteindre à un terme limité.*

P. 309. *Je ne veux pas entrer ici dans une diſcuſſion métaphiſique, qu'on ne jugeroit peut-être pas aſſez néceſſaire à mon ſujet ; quoiqu'il n'y eut peut-être pas de Métaphiſique mieux employée que celle qui ſeroit appliquée aux mœurs ; elle juſtifieroit le ſentiment, en démontrant les principes.*

L'obſervation eſt aſſurément très-juſte ; car il n'eſt pas douteux que la bonne métaphyſique ne fut très-propre à fortifier la plus grande & la plus eſſentielle partie de la morale, & à répandre ſur ſes principes, cette clarté vive & lumineuſe qui ſoumet l'eſprit & qui s'empare du ſentiment ſans le conſulter. Mais quand l'Auteur parle ici de métaphyſique, ce n'eſt point ſans doute de celle qui conſiſte dans des définitions peu exactes ; dans des diſtinctions frivoles, dans l'abus des mots, & dans la gêne & la torture qu'on prend la peine de ſe donner aujourd'hui pour enfanter du nouveau. Cette eſ-

péce de métaphyſique en vogue parmi les beaux eſprits de ce ſiécle, n'eſt qu'un avorton de la ſçience dont elle uſurpe le nom : & n'eſt propre, tout au plus, qu'à fournir aux ignorans les moyens de défendre avec plus de babil & d'obſcurité, l'incertitude continuelle qui les travaille. Voilà ce qu'on ne craint pas de voir déſavouer par l'Auteur des *Conſidérations ſur les mœurs de ce ſiécle.* Sur cette aſſurance, il eſt indiſpenſable d'obſerver quelques négligences qui, ſans doute, lui ſont échappées dans le chapitre qui contient la remarque précédente, & dans lequel il avertit, comme on l'a vû, qu'il ne *veut*

point entrer dans des discussions métaphysiques. L'esprit trahit quelquefois la volonté & le jugement ; mais suivons l'Auteur.

P. 315, 316. *La dépendance mutuelle de l'esprit & du caractere peut être envisagée sous trois aspects. On n'a pas le caractere de son esprit, ou l'esprit de son caractere ; on n'a pas assez d'esprit pour son caractere ; on n'a pas assez de caractere pour son esprit.*

Cette combinaison de l'esprit avec le caractere, paroît moins faite pour le plaisir des Lecteurs qui aiment clarté, que pour entrer dans quelques observations

qui ſuivent & qui ſe reſſentent un peu de l'effort qui leur a donné l'être. Nous en rendrons compte ; mais auparavant, il eſt équitable de rapporter les définitions que l'Auteur donne du caractere & de l'eſprit.

P. 308. *Le caractere eſt la forme diſtinctive d'une ame avec une autre, ſa différente maniére d'être. Le caractere eſt aux ames ce que la phyſionomie & la variété dans les mêmes traits ſont aux viſages.*

P. 309. *L'eſprit eſt une des facultés de l'ame, qu'on peut comparer à la vûe, & l'on peut conſidérer la vûe par ſa netteté, ſon*

étendue, & par les objets sur lesquels elle est exercée : Car outre la faculté de voir, on apprend encore à voir.

Si l'on adopte ici la régle qui veut qu'on essaye la clarté des principes, en mettant la définition à la place du défini ;* assu-

* Certainement, c'est une regle fort utile pour reconnoitre si l'on a bien défini les termes, & pour ne se point tromper dans ses raisonnemens, que de mettre souvent la définition à la place du défini ; car on connoit par-là si les termes sont équivoques ; & les mesures de rapports fausses & imparfaites : ou si l'on raisonne conséquemment. Cela étant, que peut-on dire des raisonnemens d'Aristote qui deviennent un Galimatias impertinent & ridicule, lorsqu'on se sert de cette regle ? Et que doit-on dire aussi de tous ceux qui ne raisonnent que sur les idées fausses & confuses des sens, puisque cette régle qui conserve la lumiére & l'évidence dans tous les raisonnemens justes & solides, n'apporte que la confusion dans leurs discours. *Malbranche, de la Méth.* 11. *part.*

rément l'on ne trouvera pas ſon compte à conſiderer *les trois aſpects* ſous leſquels l'Auteur veut enviſager la dépendance mutuelle de l'eſprit & du caractere. En effet, que peut ſignifier, *on n'a pas le caractere de ſon eſprit, ou l'eſprit de ſon caractere?* Si non *certains hommes n'ont pas la forme diſtinctive de leur ame* ou *la maniére d'être de leur ame, de cette faculté de l'ame qu'on peut comparer à la vûe;* ou *certains hommes n'ont pas la faculté de l'ame qu'on peut comparer à la vûe, de la forme diſtinctive de leur ame* ou *de la maniere d'être de leur ame.* Mais où nous conduiroit ce galimatias ſi

nous achevions de vouloir ainſi expliquer ce qui reſte, *on n'a pas aſſez d'eſprit pour ſon caractere; on n'a pas aſſez de caractere pour ſon eſprit?* Ces différens *aſpects*, ne ſont dans le fond qu'un jeu de mots, innocent à la vérité; mais inintelligible malgré les explications qui ſuivent.

P. 216. *Un homme, par exemple, ſera capable des plus grandes vûes, de concevoir, digerer & ordonner un grand deſſein. Il paſſe à l'exécution, & il échoue, parce qu'il ſe dégoute, qu'il eſt rebuté des obſtacles mêmes qu'il avoit prévûs, & dont il voyoit les reſſources. On le reconnoît d'ailleurs pour un homme de beau-*

*coup d'esprit, & ce n'est pas en effet par-là qu'il a manqué. On est étonné de sa conduite, parce qu'on ignore qu'il est leger & incapable de suite dans le caractere ; * qu'il n'a que des accès d'ambition qui cédent à une paresse naturelle ; qu'il est incapable d'une volonté forte à laquelle peu de choses resistent, même pour les gens bornés ; & qu'enfin.* (C'est ici l'un des trois aspects) *il n'a pas le caractere de son esprit, &c.*

Cet exemple renferme des contradictions qui ne peuvent

(*) A la place de ces mots, *dans le caractere*, il ne faudroit pas s'aviser de mettre ici, comme il a été observé, *dans la forme distinctive de son ame* ; ni *dans sa différente maniere d'être de son ame.*

ſe concilier. En effet peut-on concevoir qu'un homme *leger*, *incapable de ſuite dans le caractere*, qui n'a que des *accès d'ambition*; qui eſt captivé par une *pareſſe naturelle*; qui eſt *incapable d'une volonté forte*; puiſſe être capable *des plus grandes vûes*, *de concevoir*, *de digerer & ordonner un grand deſſein*; de prévoir *les obſtacles*; *de voir les reſſources?* un pareil homme, s'il exiſte, doit beaucoup aſſurément à l'influence des trois aſpects de l'auteur, auſſi bien que ceux dont il fait la peinture immédiatement après. C'eſt ici l'occaſion de ſe rapprocher de ſon opinion & de convenir avec

lui, que de pareils portraits ne compoſeront jamais de tableaux. *

Au ſurplus, tout ce qu'on vient d'obſerver ſur les *Conſidérations des mœurs de ce ſiécle*, ne doit point affoiblir l'idée avantageuſe qu'on doit avoir de ce livre en général. Il contient beaucoup de penſées fines, délicates, préſentées ſouvent ſous un tour ingénieux & naturel, préparées par des analiſes inſtructives, & toujours capables d'éclairer & de captiver agréablement l'imagination. Parmi les obſervations critiques qu'on vient de faire, l'on auroit deſiré

(*) Voyez la deux. Relation p. 9.

pouvoir rapporter en même tems tous les différens traits qui marquent l'étude, les connoiſſances & la ſagacité de l'Auteur; mais il auroit fallu entrer dans un détail trop étendu, ſans eſperer même de donner une juſte idée des différentes matiéres qui y ſont traitées, & qui, par leur tournure, ſont capables de prendre dans l'eſprit des Lecteurs un mérite qui ſe fait ſentir, mais qu'il n'eſt pas poſſible de pouvoir toujours exactement indiquer. La lecture de cet Ouvrage ſuppléera donc à cette délicateſſe, & fera juger, ſans doute, qu'elle eſt bien fondée. Les différens traits des productions de l'eſprit, reſ-

ſemblent ſouvent à ces fleurs délicates qu'on craint de toucher, & dont on voudroit bien que la Nature eut pris ſoin de compoſer elle-même un bouquet, pour n'avoir pas à craindre de les flétrir en les raſſemblant.